This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Vet. Fr. II B. 1796

L'ÉCOLE DE LA VOLUPTÉ.

L'ÉCOLE DE LA VOLUPTÉ.

Æneidum genitrix, hominum divumque voluptas, &c. Lucret. de Nat. rer. l. 1.

DANS L'ISLE DE CALYPSO,

Aux dépens des NYMPHES.

M. DCC. XLVII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 NOV 1987
OF OXFORD
LIBRARY

A MA CHERE AMIE,

C'Eſt votre Ouvrage que je vous offre, votre ſeule idée m'a inſpiré, je lui dois tout ce qu'il y a de plus délicat & de plus ſéduiſant dans cet Eſſai. Vous vous y reconnoîtrez, vous y lirez avec plaiſir l'Hiſtoire de nos amours : j'en ai voulu laiſſer des traces publiques, pour me rappeller (ſi j'ai le malheur de ne pas vous ai-

mer toûjours) combien vous m'avez été chere dans un tems, où mon cœur épuiſé ne ſentira peut-être plus rien. Il eſt des momens, vous m'aimez trop pour ne pas les connoître, où la force de l'imagination repréſente ſi vivement à l'eſprit un objet adoré, qu'on croit le voir & être avec lui. Que dis-je, on le voit, on lui parle, on le touche, on le trouve ſenſible, on rend hommage à tous ſes charmes. C'eſt dans ces heureux momens, ma chere Amie, que ſouvent l'illuſion m'accorde de plus grands biens que la réalité même. Quels tranſports, quelle tendreſſe, quelles careſſes vous recevez, vous rendez à votre amant! l'honneur, la raiſon, toutes ces belles

chimères, que vous respectez aux dépens de nos plaisirs, s'évanouissent enfin. Pourquoi mettez-vous des bornes à mon bonheur? Se peut-il qu'un mortel dans vos bras forme encore un désir? La volupté en gémit, les sentimens du cœur ne peuvent lui suffire, son empire est fondé sur les dernières faveurs: Il faut que tous les plaisirs des sens soyent réciproquement mêlés & confondus avec nos ames, pour qu'elles goûtent les plus délicieux transports.

C'est ainsi, ma chere Amie, qu'un cœur tendre & affligé cherche à soulager les maux que lui cause votre absence: malheureux cepen-

dant, après vous avoir fait connoître la volupté, de ne pouvoir aujourd'hui vous en offrir que la peinture.

L'ÉCOLE DE LA VOLUPTÉ.

O Vous ! heureux enfans de la volupté, vous que l'amour a pris ſoin de former lui-même pour ſervir à des projets dignes de lui, je veux dire, au bonheur du genre humain, échauffez-moi de votre génie, ouvrez-moi le ſanctuaire de la nature, éclairé par l'amour : Nouveau, mais plus heureux Prométhée, que j'y puiſe ce feu ſacré de la volupté, qui dans mon cœur, comme dans ſon temple, ne s'éteigne jamais.

Voltaire, ſois mon premier guide, tu

avois trop d'eſprit pour ne pas être voluptueux ; tu connois tous les charmes de la volupté, mais de la volupté des honnêtes gens. Chez toi noble, pour ainſi dire, polie, décente, elle n'a rien de groſſiérement laſcif ; épurée par la délicateſſe même, toute en ſentimens, elle ſéduit le cœur par l'eſprit : quel vuide, grands Dieux, tu nous fais voir dans un cœur ſans tendreſſe ! Non, rien ne peut le remplir, rien, tu dis vrai, rien ne peut remplacer l'amour. Mais pour exprimer, comme toi, la triſte ſituation d'un cœur qui ſe voit forcé de quitter le Dieu qui l'a quitté, d'un cœur, hélas ! qui ne peut plus aimer, il faudroit la ſentir de même. Quels regrets plus vifs que les tiens ! ſans doute l'amour, qui en aura été touché, te fait encore quelquefois ſentir les approches du plus reſpectable des Dieux, ſigne conſolateur d'une Amante éperduë, & tel qu'au nautonnier allarmé ſe montre la brillante étoile du matin.

Ste. Foi, que j'aime la volupté de ton pinceau ! il étoit digne de peindre l'amour & les graces ; mais pourquoi faut-il que ton

exemple & tes ſuccès m'apprennent qu'il n'eſt pas poſſible d'être long-tems voluptueux ?

Crebillon, voluptueux auſſi délicat que laſcif, quelle foule de beaux eſprits le goût du plaiſir, cet art de ſentir, raſſemble-t-il autour de toi ? l'admiration eſt le moindre des ſentimens que tu leur inſpire. Mais connoîtrois-tu ſi bien le cœur des femmes, aurois-tu peint à la poſtérité celles de ton ſiécle avec des couleurs ſi voluptueuſement cauſtiques, ſi le plaiſir, le plaiſir même qu'elles t'ont donné, ingrat, ne t'eut éclairé ſur des défauts, précieux au tendre amour ?

Moncrif, eſprit aimable, & poli par le grand monde, on t'a injuſtement comparé à ces Chimiſtes ruinés, qui ont la fureur de nous enſeigner le ſecret de faire de l'or : le bonheur que tu as d'être aimé d'un grand Miniſtre, t'a fait croire qu'il y avoit un *art de plaire ;* peintre charmant des plaiſirs de la jeune *aurore*, & des regrets du vieux *Titon*, tu mériterois de recommencer ton cours, pour avoir ſi bien connu l'amour & la volupté ; ſi Jupiter t'accordoit de nouvelles

TAYLOR INST. OXFORD

années, tu les reperdrois dans les plaiſirs, mais moins vîte que ce prodigue Amant. Meilleur économe des faveurs du plus grand des Dieux, tu conſerverois ta jeuneſſe, pour prolonger ta félicité.

Voluptueux de toutes les ſaiſons que tu ſais embellir, gentil Bernard, apôtre & rival d'Ovide, quand donc veux-tu lui donner en public tes leçons dans l'art d'aimer?

Greſſet, romps le ſilence, en continuant de nous décrire la volupté, ne ſera-ce pas la ſentir toi-même? ſi ton cœur eſt heureux, qu'importe qu'on te reproche que ton eſprit en ſoit énervé, peins-nous juſqu'aux plaiſirs qui ſe mêlent aux pavots de Morphée, peins-nous ces ſonges toûjours trop courts, où rien ne diſtrait l'ame enyvrée de la plus pure volupté, dis-nous ſi la vérité même fait plus d'impreſſion ſur les ſens. C'eſt ici la preuve que le bonheur n'eſt qu'une illuſion agréable, ou une heureuſe façon de ſentir, qui dépend de l'imagination. Mais que ton pinceau prête des couleurs aimables à cette vérité: Plus Poëte que Fonte-

nelle, (*a*) fois auſſi Philoſophe que lui, fonds la glace de ſes idées, ſans qu'elles perdent rien de leur juſteſſe. Anime, donne la vie aux objets, même les plus fantaſtiques: l'imagination voluptueuſe attend de toi ſon triomphe.

Et toi Bernis, convive aimable, qui fais oublier Grécour, tu es plus propre à inſpirer le goût du plaiſir, qu'à convertir les incrédules. Lis-nous ces vers charmans que t'ont dictés de concert les graces & la volupté, & qui, préſentés par Cypris, t'ont élevé à un rang que tu ne dois qu'aux ouvrages d'amour, qui ont ſû plaire à la connoiſſeuſe Déeſſe.

Toi-même enfin, libertin & impétueux Fréron, que veux-tu faire à pareil prix de la mauvaiſe ſucceſſion d'un Prêtre encore plus mauvais qu'elle? Crois-moi, laiſſe critiquer les eſprits froids, la critique décon-

(*a*) Souvent en s'attachant à des fantômes vains,
Notre raiſon ſéduite avec plaiſir s'égare,
Elle-même joüit des objets qu'elle a feints,
Et cette illuſion pour un moment répare
Le défaut des vrais biens, que la nature avare
N'a pas accordés aux humains.

certe les talens, & ne les vaut jamais: connois mieux l'impétuosité de son esprit, céde au beau feu de ton imagination poëtique, qu'il te serve à te bien peindre à toi-même les beautés de Lucrece, comme le nouveau traducteur de Pétrone s'étoit sans doute pénétré de celles de son Auteur. Pour bien traduire cet Ancien, il suffit d'être, je ne dis pas meilleur Philosophe que toi, mais aussi mauvais Phisicien que lui. Mais pour invoquer l'amour d'une maniére digne de ce Dieu & du Poëte qui l'a chanté, pour rendre en beaux vers les magnifiques descriptions d'un Ecrivain, qui s'exprimant toûjours avec force, n'a pas toûjours dédaigné l'harmonie, il ne faut rien moins que ton génie, & ton goût pour les plaisirs voluptueux; & c'est ici principalement que tu dois te montrer plus Epicurien que l'Auteur même.

Qui que vous soyez enfin, tendres sectateurs de la volupté, Catule, Anacréon, Tibule, Pétrone, Ovide, Chaulieu, Montesquieu, &c. s'il ne m'est pas donné de vous suivre, laissez-moi du moins un trait de flamme, qui me guide vers le temple de la vo-

lupté, comme ces Cométes qui laiſſent après elles un ſillon de lumiére qui montre leur route; mais entrons en matiére.

En général, plus on a d'eſprit, plus on a de panchant au plaiſir & à la volupté. Au contraire, il me paroît que dans le commerce du monde, les ſots, les eſprits bornés ſont communément les plus indifférens & les plus retenus. Sans doute le plaiſir qu'ils ſentent avec peu de vivacité, les emporte rarement au-delà des bornes de la raiſon. Examinez tous ceux qui ſe ſont ruinés pour s'être trop livrés au plaiſir; ce ſont pour la plûpart des gens qui ont autant d'eſprit, que peu de conduite.

C'eſt déja faire l'éloge des Ecrivains voluptueux; car pour peindre la volupté, il faut la ſentir, & on ne ſent d'une maniére exquiſe ou délicate qu'à force d'eſprit.

Je partage ces Auteurs en deux claſſes. Les uns ſont obſcénes & diffolus, & les autres ſont des maîtres de volupté plus épurée. Les premiers proſtitués à la débauche, donnent dans les excès les plus odieux; ils écrivent preſque tous conformément à leur

liberté de penſer, ou à la dépravation de leurs mœurs, & ils trouvent des lecteurs bien dignes d'eux, qui loin de détourner leurs regards, les fixent avec tranſport ſur la nudité de leurs tableaux, & qui loin de craindre l'impreſſion de peintures trop licentieuſes, s'y livrent éperdûment.

Le caractère de ces eſprits eſt de lever le rideau ſur les orgies des Baccantes, de révéler les miſtéres les plus impudiques du Dieu des jardins, & de ne pas même ſouffrir l'apparence de retenuë dans ces Nymphes, qui feignant de ne rien voir, regardent finement Priape au travers de leurs doigts écartés.

A peine ſont-ils entrés dans l'avenuë du temple de l'amour, qu'ils commencent par faire main baſſe, pour ainſi dire, ſur tout ce qui offenſe leurs regards; dans leur amoureuſe fureur, ils déchirent impitoyablement le voile de gaze qui couvre les appas naiſſans des plus jeunes Bergéres: Voulant tout voir, ſans rien imaginer, ſe privant du déſir même, ils ne croiroient pas avoir peint la nature, s'ils ne la repréſentoient nuë & dans

toutes

toutes ſortes d'attitudes, variées à l'infini par les mains ingénieuſes de la lubricité.

Telle eſt la laſciveté de leur imagination, qu'elle ne ſe repaît que des obſcénités les plus révoltantes. Si on les déguiſe, ſi on les adoucit, elle tombe dans l'ennui & dans la langueur, comme ces corps vigoureux trop foiblement nourris. Il n'eſt rien de trop fort pour leurs organes endurcis, il n'y a que les odeurs les plus impures qui puiſſent y faire impreſſion; & enfin, leur odorat corrompu, comme leur cœur, ſemble avoir regret aux moindres particules qui ne l'ont pas frappé : c'eſt autant de ſenſualités perduës. Mais encore une fois, toutes couvertes que ſont les productions de ces Ecrivains de l'écume la plus luxurieuſe, mille eſprits libertins les aiment & les chériſſent uniquement. A peine ſont-ils ſenſibles à de plus foibles attraits, tandis qu'ils reçoivent, avec tout le trouble des plus fortes paſſions, la molle douceur des idées laſcives qu'on leur communique. Admirable, mais dangereuſe ſimpatie de l'imagination de deux hommes différens! C'eſt ainſi que le

goût du plaisir, qui est un plaisir lui-même, naît quelquefois de la débauche la plus outrée.

Tel est le danger de ces plumes impures, que la vertu la plus asûrée sent bientôt qu'elle s'ébranle & chancelle. Le tempérament le plus tranquille & le plus froid se trouve peu à peu livré à une douce émotion, suivie de mouvemens & de désirs, qu'un objet fantastique, vivement peint, fait quelquefois éclorre plus efficacement que la réalité dont il n'est que l'image.

Ainsi, plus un livre obscéne est bien fait, plus tout y est imaginé avec force, plus les couleurs sont vivement appliquées, plus ces ouvrages sont séduisans & dangereux, sur-tout, si les yeux sont frappés de la représentation même des horreurs qu'on décrit.

Toute impudique qu'est Venus, elle est la mere des hommes & des Dieux; par elle germe & brille la nature, & le monde entier se perpétuë: évitons ses charmes, & redoutons sa puissance. Si le plus sage des mortels ne cherche pas son salut dans la fuite, qui l'asûrera qu'il n'aura pas à se

reprocher d'avoir rendu à la facile Déeſſe les hommages les plus groſſiers?

Ces beaux eſprits, qui, abuſant des dons de la nature les plus précieux, ne ſe ſoûtiennent, ne brillent que par les plus ſales peintures, ne méritent pas d'être ici nommés. Je ne ſai même ſi je n'aurai point à rougir de m'arrêter un moment à ceux, qui dans ce même genre, ſe ſont montrés plus voluptueux qu'obſcénes, c'eſt-à-dire, qui au lieu de ſe livrer à une licence effrénée, ont excellé dans l'art de donner aux mêmes objets des couleurs plus douces, & qui enfin, ſupprimant toute expreſſion choquante, ont affecté de conſerver une eſpéce de dignité dans la proſtitution de leur eſprit & de leurs talens; ſemblables à ces femmes vertueuſes, qui ſavent tomber avec décence, & s'attirer dans leur chûte autant d'hommage du reſpect même que du plaiſir qui a ſéduit leur cœur. Je ne demande grace, au reſte, que pour Pétrone: qui pourroit la refuſer?

Avec quelle délicateſſe cet ancien Auteur nous expoſe tous les genres de vo-

luptés ! rien ne révolte, rien n'effarouche la pudeur dans ſes écrits ; il ſait l'apprivoiſer par un air de retenuë, & il la ſéduit enfin, par les charmes de ſon eſprit & par la volupté de ſon pinceau. Jamais un baiſer n'eſt donné ſeul, il eſt ſuivi de mille autres baiſers plus doux : leur feu ſe gliſſe ſecrétement dans les veines, l'ame éprouve les mêmes dégrés de plaiſir & de ſéduction, par leſquels il fait paſſer les objets dont il eſt épris. Que de graces naïves & touchantes s'offrent de toutes parts ! Comme il raconte l'hiſtoire de l'Ecolier de Pergame ! grands Dieux, l'aimable enfant ! la beauté ſeroit-elle donc de tous les ſexes ? rien ne limiteroit-il ſon empire ? que de déſerteurs du culte de Cypris ! que de cœurs enlevés à Cythère ! la Déeſſe en conçoit une juſte jalouſie, & quel bon Citoyen de l'Iſle charmante qu'elle a fondée, ne ſoûpireroit avec elle de toutes les conquêtes que fait le rivage ennemi ? Beau ſexe cependant, n'en ſoyez point ſi jaloux ; ce grand maître des voluptés que vous déſapprouvez, a moins voulu, dans l'excès de ſon rafinement, vous

cauſer des inquiétudes, que vous ménager des reſſources contre l'ennuyeuſe uniformité des plaiſirs, &c. Combien d'amours, petits ou timides, qui s'effarouchant d'un côté, ont été bien-aiſes d'en trouver un autre, pour ne pas coucher, ou peut-être mourir (car qu'en ſai-je) à la porte du temple !

Vous le ſavez, Thémire, & ce ſeul trait doit déſarmer votre colére, vous vous ſouvenez du tribut amoureux que Pétrone rendit à vos charmes dans cette nuit de délices, dont il ſemble avoir conſervé tous les tranſports. Quels plaiſirs ſon ombre enveloppoit ! Le Peintre paſſionné prend les Dieux & les Déeſſes pour témoins de ſon bonheur extrême : non, jamais les plus heureux habitans de l'Olimpe n'ont goûté de ſi grands biens. Que de molleſſe ! que de volupté ! quelle joüiſſance, grands Dieux ! pourquoi, qui ſait auſſi-bien aimer, n'eſt-il pas immortel comme vous ? les deux Amans brûlans d'amour, colés étroitement enſemble, agités, immobiles, ſe communiquoient des ſoupirs de feu ; leurs ames errantes ſur leurs

lévres, confonduës enſemble par les baiſers les plus laſcifs, ne ſe connoiſſoient plus; éperdûment livrés à toute l'yvreſſe des ſens, elles n'étoient plus qu'un tranſport délicieux, avec lequel ces heureux mortels ſe ſentoient mourir.

C'eſt ainſi que Pétrone parle de ſes plaiſirs; ſes peintures ſont vives, mais elles n'ont rien d'indécent, rien de groſſier, elles ne reſpirent que l'air le plus pur de la volupté. Mais j'ai lieu de craindre que cet air ſe corrompe, en paſſant par d'autres organes; & comme ſes beautés, ſa délicateſſe eſt peut-être inimitable.

Qu'il faut d'eſprit, & d'eſprit voluptueux, pour bien rendre toutes les fineſſes de cet élégant Ecrivain! comme il peint encore, par exemple, comme il voile l'impuiſſance! & avec quelle ingénieuſe adreſſe la Maîtreſſe de Polyenos remercie cette eſpéce de *Mazulim*, & fait trouver, à ſon exemple, du plaiſir à n'en point avoir!

Si j'étois libertine, dit à peu près Circé, (car je traduis librement) je me plaindrois d'avoir été trompée; mais je rends graces

à votre foibleſſe, parce que je ne ſuis que voluptueuſe. L'attente du plaiſir a été pour moi un plaiſir véritable. Que de doux momens nous avons paſſé enſemble à l'ombre de la volupté ! Oüi, ſans doute, j'aurois été moins heureuſe, ſi l'amour ne m'eût pas donné le tems de déſirer ſes faveurs.

Combien d'autres traits charmans je pourrois rapporter ! Pétrone donneroit envie de le lire à quiconque auroit ſeulement du goût pour le plaiſir. Il inſpire tout celui qu'il a, il conduit au temple de la volupté par un chemin tout fermé de fleurs ; que dis-je, c'eſt par la volupté même que ce courtiſan trop aimable perfectionne, épure le ſentiment de ceux qui le liſent avec un eſprit digne de lui.

Il eſt une autre *Venus*, une autre ſource du plaiſir, & d'autres Maîtres de volupté. Voluptueux, ſans crapule & ſans débauche ; ſenſuels enfans du plaiſir, dont ils ſont plûtôt économes que ſectateurs, ils boivent, pour ainſi dire, la volupté à longs traits ; ils n'ont pas une ſeule ſenſation ſur laquelle ils ne ſe replient en quelque ſorte molle-

ment, & cette molleſſe, par laquelle une impreſſion plus profonde pénétre intimement les ſens, eſt la vraie ſenſualité.

Eſſayons de mieux faire ſentir la différence du caractère de ces divers Ecrivains. Chez ceux que nous avons appellés obſcénes & impudiques, la nature violant toutes les loix de la pudeur & de la retenuë, & ne ſemblant connoître que celles de l'indécence & de la lubricité, n'offrent à nos ſens agités que l'écumante laſciveté de ſes mouvemens & de ſes poſtures. Le même poiſon ſe trouve chez les autres, il y eſt ſeulement plus adouci, apprêté avec plus d'art; ils aiment à le cacher ſous des fleurs, qui loin de le faire craindre, invitent à l'y chercher: Eh! que leurs ſuccès m'ont bien appris que le ſentiment du plaiſir, épuré par la délicateſſe & la vertu, loin d'exclurre la volupté, ne ſert qu'à l'augmenter. Oüi, l'art avec lequel ils ménagent la pudeur, eſt celui de la faire diſparoître. Ils font plus de conquêtes, ſous le voile ſéducteur, dont ils couvrent leurs objets, que ceux qui montrant tout à découvert, ne laiſſent plus rien à déſirer.

Tels ſont les divers effets de l'attrait inſenſible ou groſſier de la volupté, que tantôt il ſéduit l'ame imperceptiblement, & ſemble ne marcher, en quelque ſorte, par un chemin couvert, que pour mieux ſurprendre nos cœurs, & tantôt déployant toutes ſes forces, elle nous maîtriſe ouvertement.

Le moyen de lui réſiſter? Dans l'univers entier tout céde à ſa puiſſance. Comment nos cœurs pourroient-ils être en ſûreté? la réflexion n'a pas le tems de les mettre en défenſe; mais s'il y a plus de plaiſir à être vaincu qu'à être vainqueur, une telle défaite vaut une victoire, les ſens triomphent dans le ſein de la volupté.

Dans la carriére de l'eſprit voluptueux, il eſt facile de diſtinguer la plume qui l'emporte ſur toutes les autres, c'eſt ſans doute celle des Ecrivains, qui ont fui toute idée d'obſcénité groſſiére. Il étoit trop juſte qu'ils fuſſent couronnés de myrthe par les mains des graces à demi nuës.

Au reſte, les uns & les autres conduiſent au même but, les uns plus vîte, les autres plus lentement. Le beau Narciſſe n'a point

TAYLOR INST. OXFORD

d'autre Maîtreſſe que lui. Il meurt d'amour dans les inutiles efforts qu'il fait pour & ſur lui-même. Sapho voudroit être ce qu'elle n'eſt pas ; des déſirs qu'elle ne peut ſatisfaire la rendent ingénieuſe. Que n'imagine pas cette fille amoureuſe de ſon ſexe pour en changer en quelque ſorte ? pour être homme, pour en goûter les plaiſirs, elle fait notre perſonnage, ou plûtôt elle le jouë. (*a*) Suzon déſire qu'on lui faſſe ce qu'elle voit faire ; avec quelle amoureuſe curioſité elle regarde les miſtéres d'amour ! plus elle craint de troubler les Prêtres qui les célébrent, plus elle en eſt elle-même troublée ; mais ce trouble & cette émotion raviſſent ſon ame : dans quel état de volupté ineffable elle eſt trouvée par ſon *Examinateur ?* Enfin, le beau Giton gronde le ſatire qu'il a choiſi pour ſes plaiſirs : tout enfant qu'il eſt, il s'apperçoit bien de l'infidélité qu'Aſcylte lui a faite, il donne à ſon mari plus de plaiſir qu'une femme véritable. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'il mette ſes faveurs au plus haut prix, & que le plus joli cheval, le coureur

(*a*) *Mentiturque virum ingenioſa Venus.*

de Macédoine le plus vîte, puiſſe à peine les payer.

Voilà des deſcriptions dangereuſes dans la bouche de ceux qui les ont faites, ſurtout, lorſque donnant un corps à ces idées, ils ont peint au naturel l'inconſtance & la corruption du cœur, avec les poſtures les plus laſcives de tous ces honteux enfans d'une débauche reprouvée par la nature. Certes de telles peintures ont beaucoup plus d'empire ſur nos ſens, que la deſcription du temple de l'amour, des plaiſirs de la belle Gabriële d'Eſtrées, de ceux même du Prince Jonquille, de Manon Leſcaut, de Vertumne & Pomone, de Daphnis avec Chloé, que l'amour, en un mot, le plus voluptueuſement rendu en chanſons tendres & délicatement lubriques. Plus un tableau eſt laſcif, plus il forme une imagination naïve & parlante d'une réalité qu'on adore. Si on ne joüit pas ſoi-même, on aime à voir, même en figure, ceux que la joüiſſance ſatisfait. La vûë des plaiſirs d'autrui nous fait ſentir que nous avons en nous-mêmes la facilité d'être auſſi heureux, & qu'avec les mêmes déſirs,

il ſuffit d'invoquer le Dieu d'amour, pour être comblés des mêmes faveurs & ſentir les mêmes tranſports.

Tâchons de peindre ce genre épuré de la volupté. Ici, l'Eclogue, la flute à la main, décrit avec une tendre ſimplicité les amours des ſimples Bergers; Tircis aime avoir ſes moutons paître avec ceux de Sylvanire, ils ſont l'image de la réünion de leurs cœurs. C'eſt pour lui qu'amour la fit belle; il mourroit de douleur, ſi elle ne lui étoit pas toûjours fidéle. Là, c'eſt l'Elégie en pleurs, qui fait retentir les échos des plaintes & des cris d'un Amant malheureux. Il a tout perdu en perdant ce qu'il aime, il ne voit plus qu'à regret la lumiére du jour, il appelle ſérieuſement la mort, en demandant raiſon à la nature entiére de la perte qu'il a faite.

Il faut l'entendre exprimer lui-même la vivacité de ſes regrets entrecoupés de ſoupirs: la pudeur augmentoit les attraits de ſon Amante, qui la conſervoit dans le ſein même des plus grands plaiſirs, pour les rendre plus piquans. Avant lui, elle ne connoiſſoit point l'amour. Il ſe rappelle avec

paſſion celle qu'il lui inſpira pour la premiére fois, & tout le plaiſir, mêlé d'une tendre inquiétude, qu'elle eût à ſentir une émotion nouvelle. Pendant combien d'années il l'aima, ſans oſer lui en faire l'aveu! comme il prit ſur lui de lui déclarer enfin ſa paſſion en tremblant! Hélas! elle n'en étoit que trop convaincuë, tous ces beaux noms de ſimpatie ou d'amitié la déguiſoient mal : elle ſentoit que l'amour ſe maſquoit pour mieux la tromper, & peut-être, ſans le ſavoir, aida-t'elle ce Dieu même à donner à ce parfait Amant autant de confiance que ſon reſpect lui en avoit inſpirée à elle-même. Mais ſe rendre digne des faveurs de Sylvie, étoit pour Damon d'un plus grand prix que de les obtenir. Aimer, être aimé, c'étoit pour ſon cœur délicat la premiére joüiſſance, joüiſſance ſans laquelle toutes les autres n'étoient rien. La vérité des ſentimens étoit l'ame de leur tendreſſe; enfin, ils ne connoiſſoient d'autre excès que celui de plaire & d'aimer.

Pleure (eh! qu'importe que l'on pleure, pourvû qu'on ſoit heureux) pleure, infor-

tuné Berger, un cœur amoureux trouve des charmes à s'attendrir ; il chérit ſa triſteſſe, les joyes les plus bruyantes n'ont pas les douceurs d'une tendre mélancolie. Pourquoi ne pas s'y livrer, puiſque c'eſt un plaiſir, & le ſeul plaiſir qu'un cœur triſte puiſſe goûter dans la ſolitude qu'il recherche? Un jour viendra que, trop conſolé, tu regretteras de ne plus ſentir ce que tu as perdu. Trop heureux de conſerver ton chagrin & tes regrets, ſi tu les perds, tu exiſteras comme ſi tu n'avois jamais aimé. Puiſque tu te crois inconſolable, goûtes toutes les douceurs de cette illuſion, tâches même, s'il t'eſt poſſible, de la méconnoître, pour être encore mieux trompé. Pourquoi faut-il que nous ayons à nous défier de nos ſenſations les plus intimes & les plus cheres? Sommes-nous donc réduits à chérir tellement l'erreur, que nous ayons à craindre de n'y être plus livrés? Hélas! oüi, nos ſentimens les plus doux ſont involontaires comme nos penſées. Il faut s'attendre, loin d'y pouvoir compter, que ceux qui nous flattent le plus, nous ſeront bientôt à charge. Plus

on a l'imagination vive, plus le cœur reçoit fortement les impreſſions, plus on eſt volage; il eſt trop impoſſible de ſentir longtems & vivement, & par conſéquent l'inconſtance eſt le partage néceſſaire de ceux qui ſavent le mieux aimer.

Ajoûtons de nouveaux traits au tableau que nous avons commencé.

Mademoiſelle *** eſt amoureuſe de Monſieur ***, elle craint de ſe livrer à l'objet de ſa paſſion, elle accorde à l'idée de ſon Amant plus qu'à lui-même : pourquoi? c'eſt, lui dit-elle, que je n'ai à craindre, avec votre idée, ni indiſcrétion, ni inconſtance, & que je la ſuppoſe, en un mot, telle que je voudrois que vous fuſſiez. Se peut-il que deux cœurs, faits l'un pour l'autre, puiſſent ſéparément être heureux, & que la nature trop induſtrieuſe ait imaginé les moyens de ſe paſſer de l'amour qui en gémit!

J'apperçois une fille timide que l'amour conduit tremblante au lit de ſon Amant, l'hymen ſeul, que ſa généroſité refuſe, pourroit la raſſûrer, elle ſe pâme dans les bras de Mélis, qui meurt de l'amour dans les ſiens;

mais réſervée dans ſes plaiſirs, elle modére ſi bien ſes tranſports, qu'il n'eſt que trop sûr qu'elle ne confondra que ſes ſoupirs. Elle ſe défie de l'adreſſe même du Dieu qu'elle chérit; tout Dieu qu'il eſt, elle ne l'en croit que plus trompeur. Sa virginité lui eſt moins chere que ſon amour: ſans doute ſa curioſité ſeroit voluptueuſement ſatisfaite avec celle de ſon Amant; en faiſant tout pour lui, elle croit à peine avoir fait quelque choſe, parce que ce n'eſt point avec lui: elle ſent bien encore qu'elle le refuſe moins qu'elle-même; mais elle craint les fruits d'un amour éperdu; elle n'entend plus que la voix d'un fantôme, qui lui dit de ſe reſpecter. Quelqu'exceſſive que ſoit la tendreſſe d'un cœur qui n'avoit jamais aimé, elle n'eſt point à l'épreuve de l'infâmie, comme l'amour qu'elle a pour ſon Amant ne ſeroit point à l'épreuve du mépris. Dieu d'amour! ſe peut-il qu'une foible mortelle, que tu as ſéduite par tes plaiſirs, conſerve encore en aimant tant de retenuë, de force & de vertu!

Mais quels ſont ces deux enfans de différent ſexe qu'on laiſſe vivre ſeuls paiſiblement

ment enſemble ? Qu'ils ſeront heureux avec le tems ! Non, jamais l'amour n'aura eu de ſi tendres, ni de ſi fidéles ſectateurs. Sans éducation, & par conſéquent ſans préjugés, livrés ſans remords à une mutuelle ſimpatie, abandonnés à un inſtinct plus ſage que la raiſon, ils ne ſuivront que ce tendre panchant de la nature, qui ne peut être criminel, puiſqu'on n'y peut réſiſter, & qui eſt une vertu dans un cœur incapable de tromper. Voyez ce jeune garçon, déja il n'eſt plus homme, ſans s'en appercevoir. Quel nouveau feu vient de s'allumer dans ſes veines ! Il n'a plus les mêmes goûts ; ſes inclinations changent avec ſa voix. Pourquoi ce qui l'amuſoit, l'ennuie-t'il ? Tout occupé de ſon nouvel être, il cherche à débroüiller le cahos de la nature, il ſent, il déſire, ſans trop ſavoir ce qu'il ſent, ni ce qu'il déſire ; il entrevoit ſeulement par l'envie qu'il a d'être heureux, la puiſſance qu'il a de le devenir ; ſes déſirs confus forment un voile, qui dérobe à ſa vûë le bonheur qui l'attend. Conſolez-vous, jeunes Bergers, le flambeau de l'amour diſſipera bientôt les nüages qui re-

tardent vos beaux jours. Les plaiſirs après leſquels vous ſoupirez, ne vous ſeront pas toûjours inconnus.

La nature vous en offrira par-tout l'image; elle eſt attentive au bien-être de ceux qui la ſervent. Deux animaux s'accoupleront en votre préſence; vous verrez des oiſeaux ſe careſſer ſur une branche d'arbre; *tout vous ſera de l'amour une leçon vivante.* Que de réflexions vont naître de ce nouveau ſpectacle! juſqu'où la curioſité ne portera-t'elle pas ſes regards! l'amour l'éguillonne, il veut inſtruire l'un par l'autre; il a fait la gorge de la Bergére différente de celle du Berger; elle ne peut reſpirer, ſans qu'elle s'éleve, malgré la contrainte de la pudeur, comme pour s'attirer autant de déſirs que de regards. Penſées naïves, déſirs, inquiétudes, c'eſt alors que tout ſe dit ſans fard: on ne ſe diſſimule aucuns ſentimens, ils ſont trop nouveaux, trop vifs, pour être contenus.

Mais n'y auroit-il point encore d'autre différence? Oh! oüi, & même beaucoup plus conſidérable; c'eſt la roſe que le trop

heureux hymen reçoit quelquefois des mains de l'amour ; roſe vermeille, dont le bouton eſt à peine éclos, qu'elle veut être cueillie ; roſe charmante, dont chaque feuille ſemble couverte & entourée d'un fin duvet, pour mieux cacher les amours qui y ſont nichés, & les ſoûtenir plus mollement dans leurs ébats. Surpris de la beauté de cette fleur, avec quelle avidité le Berger la conſidére ! avec quel plaiſir il la touche ! Le trouble de ſon cœur eſt marqué dans ſes yeux ; la Bergére eſt auſſi curieuſe d'elle-même pour la premiére fois ; elle avoit déja vû ſon joli viſage dans l'onde claire, dont les flots argentés arroſent ſon lit de gazon ; le même miroir va lui ſervir pour contempler des charmes ſecrets qu'elle ignoroit.

Mais elle découvre à ſon tour toute la différence qu'il y a entre elle & ſon Berger. Qu'elle lui rend bien toute ſa ſurpriſe ! Toute émuë, elle y porte la main en tremblant, elle le careſſe, & quoiqu'elle en ignore encore l'uſage, ſon cœur bat ſi vîte, qu'elle ne ſe connoît preſque plus. Mais enfin, lorſque la nature lui ſuggére cet uſa-

ge, elle le regarde comme un monſtre; la choſe lui paroît abſolument impoſſible, elle ne ſait pas, la pauvre Nicette, tout ce que peut l'amour.

L'idée du crime n'a point été attachée à toutes ces recherches; elles ſont faites par de jeunes cœurs qui ont beſoin d'aimer avec une pureté d'ame que jamais n'empoiſonna le repentir. Heureux enfans! qui ne voudroit l'être comme vous! Bientôt vos yeux ne ſeront plus les mêmes, mais ils n'en ſeront pas moins innocens: le plaiſir n'habita jamais des cœurs impurs & corrompus; quel ſort plus digne d'envie! vous ignorez ce que vous êtes l'un à l'autre. Cette douce habitude de ſe voir ſans ceſſe, la voix du ſang ne déconcerte point l'amour, il n'en vole que plus vîte auprès de vous pour ſerrer vos liens & vous rendre plus fortunés; puiſſiez-vous vivre toûjours ignorés dans cette paiſible ſolitude, ſans connoître ceux à qui vous devez le jour. Le commerce des hommes ſeroit fatal à votre bonheur, un art impoſteur corromproit la ſimple nature, ſous les loix de laquelle vous vivez heureux; en

perdant votre ignorance, vous perdriez tous vos plaiſirs.

Quels plaiſirs, grands Dieux, que ceux de l'amour! quels charmes plus ſéducteurs, plus raviſſans! peut-on appeller plaiſir tout ce qui n'eſt point amour! On goûte encore ſes bienfaits, même après qu'on les a reçûs; heureux ceux que la nature a doüés d'organes vigoureux! pour eux tous les jours ſe levent ſereins & voluptueux, pour eux la joüiſſance eſt un vrai beſoin ſans ceſſe renaiſſant, & le beſoin eſt le pere du plaiſir; mais plus heureux encore ceux dont l'imagination vive & lubrique tient toûjours les ſens dans l'*avant-goût* du plaiſir. Examinez leurs yeux, & jugez, ſi vous pouvez, s'ils vont au plaiſir ou s'ils en viennent. Non-ſeulement des Amans ainſi organiſés ſentiront de plus grands tranſports; mais joüiſſant encore long-tems après la joüiſſance, les reſtes de leur plaiſir leur ſeront chers & précieux: voyez comme ils les ménagent, les chériſſent, les prolongent; leur état eſt ſi charmant qu'ils planent, pour ainſi dire, avec volupté ſur ſes délices; ils voudroient ne les perdre jamais.

Dans le souverain plaisir, dans ces momens divins, où l'ame semble nous quitter, pour passer dans l'objet adoré, où les deux Amans ne forment plus qu'un même cœur, qu'un même esprit animé par l'amour, à force de sentir on ne sent rien, du moins on ne distingue aucune sensation, on est ravi, transporté, & ces transports sont les seuls éloges dignes de la beauté.

Mais quelques vifs que soyent ces plaisirs qui rempliſſent parfaitement notre ame, ce ne sont jamais que des plaisirs; l'état seul qui leur succéde, est la vraye volupté. L'ame alors moins enyvrée, est à elle-même précisément autant qu'il faut pour contempler toute la douceur de son état, & joüir de sa situation. Plus on a parfaitement servi l'amour, plus on goûte le prix de ses services, & tel est le bonheur de l'ame en ces momens délicieux, qu'elle ne désire rien, si ce n'est de les faire durer long-tems.

Ne m'approchez pas, mortels fâcheux & turbulens, laissez-moi goûter à longs traits les faveurs de Thémire. Je suis anéanti, j'ai à peine la force d'ouvrir des yeux fermés par

l'amour; mais que cette langueur a de délices! Je vois encore Thémire, elle eſt entre mes bras; mes mains aiment à s'égarer partout où l'amour les conduit; il n'y a pas dans tout ſon beau corps une ſeule partie que je ne couvre de mes baiſers. Ah! Dieux, que d'attraits & que d'hommages réels mérite l'illuſion même! que ne puis-je toûjours ainſi vous voir, Bergére! votre idée me ſuivant par-tout, me tiendroit lieu de vous-même: l'idée de la beauté vaut la beauté même, & ſouvent eſt encore plus ſéduiſante qu'elle. Doux ſouvenir de mes plaiſirs paſſés, ne me quittez jamais. De quelle douce & molle volupté je me ſens pénétré! Dieux puiſſans! ſe peut-il que les organes du corps ſuffiſent à tant de plaiſirs! Non, de ſi grands biens ne peuvent appartenir qu'à l'ame, & je la reconnois immortelle à ſes plaiſirs.

Amour, combien peu ſentent le prix de tes bontés! combien peu ſe reſpectent eux-mêmes dans les bras de la volupté! Oüi, ceux qui ſont capables de la moindre diſtinction, ceux à qui tes plaiſirs ne tiennent pas lieu de tous les autres, pour qui tu n'es pas

tout l'univers, ceux-là, dis-je, indignes du rang de tes élûs, le ſont de tes faveurs ; plus ils te ſacrifient, plus ils ſoüillent tes autels & profanent ton temple : ce ſont des impudiques, & non des voluptueux, aſſez ſemblables à ces victimes de la débauche publique, qui ſont forcées de joüer tes plaiſirs pour en donner.

Mais ne crains rien, ma chere Amie, ſi ces impures m'ont quelquefois ſéduit par leurs attraits, c'étoit pour mieux t'aſſûrer mon cœur, comme je ne crains pas qu'un libertin me raviſſe le tien. Nous ſentons trop vivement l'un & l'autre, nous avons connu enſemble tout le prix de la tendreſſe & de la volupté. Avec quel tranſport je me rappelle juſqu'aux moindres diſcours que tu ſoupirois la premiére fois que la conquête de ton cœur fut la recompenſe du mien, & ce combat enchanteur de la vertu, de l'eſtime & de l'amour ! comme à des mouvemens ingrats il en ſuccéda peu à peu de plus doux qui ne t'inquiétoient pas moins ! tes yeux ſe broüilloient, le rideau de l'amour fut bientôt tiré devant eux ; la force t'abandonnoit avec la

raiſon ; tu ne ſavois ce que tu allois devenir ; tu craignois (hélas ! que cette ſimplicité ajoûtoit à tes charmes & à mon amour !) tu craignois de tomber en foibleſſe & de mourir au moment même que tu allois ſentir le bien-d'être & le plus grand des plaiſirs ! De quelle volupté encore ta tendreſſe fut ſuivie ! un doux ſilence ſuccéde aux plus violens tranſports. Dieux ! reſpectez l'égarement d'une aimable mortelle qui s'oublie dans des bras qu'elle adore ; elle eſt égale à vous en ces momens.

Pourquoi faut-il, amour, que le don de ſentir n'ait pas été accordé à toutes les femmes avec celui de plaire ? Le bonheur d'aimer, de joüir de ce qu'on aime, ne devroit-il pas toûjours faire goûter le grand plaiſir à qui a le pouvoir de le procurer ? Peut-être ce bonheur eſt-il ſi grand, lorſque tout eſt réciproque, qu'un cœur trop ſenſible pourroit à peine y ſuffire, s'il n'étoit quelquefois diminué par l'inſenſibilité de leurs Maîtreſſes. Mais comment des Bergéres, ſi tendrement aimées, joüiſſent-elles ſeules des faveurs de l'amour ? Ce Dieu ne pouvoit ap-

TAYLOR INST. OXFORD

parenment mieux punir les inſenſibles, qu'en ne leur faiſant point partager ſes douceurs.

Continuons de ne point nous aſſervir à une inſipide méthode; que le génie ſoit la ſeule régle qui me guide; la volupté méconnoît l'ordre & le dédaigne : n'imitons pas ces eſprits eſclaves de l'art de tranſition; ils glacent le cœur en parlant d'amour: que tout reſſente ici le déſordre des paſſions qu'il inſpire, pourvû que le feu qui m'emporte, ſoit, s'il ſe peut, digne de la volupté.

Vous, qui baiſſez les yeux aux paroles les moins chatoüilleuſes, précieuſes & prudes, loin d'ici : la pudeur que vous affectez, eſt fille du caprice & des préjugés; mais la volupté eſt la mere du plaiſir, & ſon privilége la diſpenſe de vous reſpecter, d'autant plus que vous n'êtes pas vous-mêmes (à ce qu'on dit) ſi auſtéres dans le deshabillé. Loin d'ici, race dévote, qui n'avez dans le cœur que le germe de tous les vices & pas une vertu. Etouffer les dons de la nature, c'eſt être indigne de vivre; être hipocrite, c'eſt reprocher au Créateur d'avoir fait l'homme pour le plaiſir, & tromper l'univers.

Disparoissez aussi, courtisanes impudiques, il sortit moins de maux de la boîte de Pandore que du sein de vos plaisirs. Hélas! que dis-je, des plaisirs! Eh! en fût-il jamais sans les sentimens du cœur! Plus vous prodiguez vos faveurs, plus vous offensez l'amour qui les desavoüe. Livrez vos corps aux satires, ceux qui s'en contentent en sont dignes; mais vous ne l'êtes pas d'un cœur né sensible. La crainte & les regrets empoisonnent des plaisirs que vous ne partagez pas. Vous vous prostituez en vain, en vain vous voulez m'obtenir par tous vos charmes, ce n'est point la joüissance des corps, c'est celle des ames qu'il me faut. Amour, pourquoi combles-tu de l'excès de tes bontés ceux qui ne sont pas voluptueux? Le plaisir qui ne conduit pas à la volupté est-il un plaisir? Tu cédes à la brutalité; toi qui n'es Dieu que par la volupté, tu ne dois être séduit que par elle. On confond trop communément le plaisir avec la volupté, & la volupté avec la débauche. Tâchons de marquer la différence essentielle qui se trouve entre toutes ces choses, & que la phisi-

que même nous éclaire ici ; l'étude de la nature n'eſt pas ſans plaiſir pour un eſprit voluptueux.

Nos ſens ſont le ſiége du plaiſir ; il dépend de l'attention & du chatoüillement des nerfs. Dans le ſouverain plaiſir les nerfs ſont auſſi rendus qu'ils puiſſent l'être, pour ne pas cauſer de la douleur ; un point forme la barriére qui la ſépare du plaiſir ; celle de l'inſtinct & de la raiſon n'eſt pas plus mince : ce n'eſt donc que dans les ſens qu'il faut chercher le plaiſir ; les ſenſations d'eſprit les plus agréables ne ſont que des plaiſirs moins ſenſibles ; tout plaiſir de corps & d'eſprit vient donc des ſens, & c'eſt la diverſe délicateſſe des organes qui produit tous les divers dégrés de ſenſibilité.

Mais la volupté veut être recherchée plus loin ; elle nous manqueroit ſouvent, ſi nous ne l'attendions que des ſens : s'ils lui ſont néceſſaires, ils ne lui ſuffiſent pas, il faut que l'imagination ſupplée à ce qui leur manque. C'eſt elle qui met le prix à tout, elle échauffe le cœur, elle l'aide à former des déſirs, elle lui inſpire les moyens de les ſatisfaire. En

examinant le plaiſir qu'elle paſſe, pour ainſi dire, en revûë, le microſcope dont elle ſemble ſe ſervir, le groſſit & l'exagére, & c'eſt ainſi que la volupté même, cet art de joüir, n'eſt que l'art de ſe tromper. Ah! ſi je me trompe, en augmentant le plaiſir de mes ſenſations & mon bonheur, puiſſai-je me tromper toûjours ainſi!

Mais puiſque la volupté, & tous les ſentimens de tendreſſe que l'amour inſpire, réſident moins dans les puiſſances du corps que dans celles du cœur, le plaiſir ne ſauroit fuir l'homme le plus blazé, pourvû que ſon imagination ne le ſoit pas: les mouvemens laſcifs ont beau abandonner certaines parties; s'ils remontent à la tête & s'y conſervent, ce dépôt précieux à l'ame l'élevera ſur les débris du corps. Autereau a fait dans un âge fort avancé des ouvrages tendres & voluptueux: Jamais, peut-être, le cœur ne fut plus conſtanment intéreſſé que dans ſa *Magie de l'amour* qu'il compoſa à 75. ans.

Pour avoir renoncé à l'amour, on n'en eſt ſouvent que plus digne de peindre ſes voluptés; peut-être les ſent-on d'une ma-

niére recherchée & plus philoſophique. Tout eſt volupté pour un homme d'eſprit, tout eſt ſentiment pour un cerveau bien organiſé, tandis qu'un ſot connoît à peine le plaiſir; ſes nerfs cependant peuvent entrer en convulſion depuis le ſommet de la tête juſqu'à la plante des pieds; mais comme ils ſont engourdis & difficiles à remuer à leur origine, jamais, & cela faute d'imagination, ils ne goûteront la volupté. L'eſprit ſeul y conduit tellement, que je ſuis perſuadé, que ſi tous les hommes avoient préciſément la même imagination, ils ſeroient tous également voluptueux. Eſprits mobiles & déliés, qui coulez librement dans mes veines, puiſſiez-vous toûjours au gré de mes déſirs faire voler le plaiſir dans mon cœur!

Vous êtes Allemand, Baron, & votre manie eſt de paroître voluptueux: Non, vous n'aurez jamais l'honneur de l'être; puiſque la volupté eſt à l'ame ce que le plaiſir eſt au corps, le défaut de votre imagination ne vous permettra tout au plus d'être que débauché: or, qu'eſt-ce que la débauche? l'excès du plaiſir ſans le goûter. Vous pourrez,

je le ſai, faire des miracles en amour, vous pourrez vous ſignaler par d'éclatans exploits; tel eſt l'empire du corps, qu'il peut toûjours donner à l'ame, malgré elle, dans certaines circonſtances, le plaiſir même qu'elle ſe pardonne à peine d'avoir goûté dans le ſein de la rage & du déſeſpoir. Contentez-vous d'en prendre & d'en donner chaque jour; mais puiſque vous n'avez ni fineſſe ni délicateſſe dans votre façon de ſentir, le moyen de connoître la volupté? Ce plaiſir qui s'augmente par la réflexion eſt ſemblable, en quelque ſorte, à ces rayons de lumiéres qui tombent ſur la ſurface des corps ſolides. Ne vous ſuffit-il donc pas, petit fils d'Alcide, d'avoir dans le ſang tous les feux de Cythère & de Lampſaque, & de pouvoir dépenſer beaucoup, ſans paſſer pour diſſipateur; tandis que tant d'honnêtes gens économes, forcés d'une foible ſanté, ruinés par l'étude & le plaiſir, privés de leur premier reſſort, ſont réduits à ſuppléer à tout par l'art & le génie? Que ne voudrois-je point imaginer, belle Céphiſe, pour vous dédommager de mon peu de vigueur? avec

quelle adreſſe, quelle induſtrie, quelle vivacité je voudrois me replier ſur mon plaiſir pour vous en donner ! Quel charmant badinage aſſaiſonne des plaiſirs que le déſir ſoûtient ! L'*avant-goût* du plaiſir ne vaut-il donc pas le dégoût qu'il traîne ſi ſouvent à ſa ſuite ? Mais Céphiſe eſt contente, elle a pour Amant un des plus grands maîtres dans l'art des voluptés. Oüi certes, les plus inutiles efforts d'un voluptueux tournent plus à la gloire de l'amour, que le plaiſir fugitif de ces eſpéces d'animaux, qui ne ſentiroient rien, ſans la force & l'élaſticité de leurs organes. Le voluptueux ſeul réünit toutes les illuſions, ſeul il joüit de toutes ſes idées, il les appelle, il réveille celles qui lui plaiſent au gré de ſon imagination ; non que je ſache comment elle broye ſes couleurs, mais l'image du plaiſir qui en réſulte, paroît être le plaiſir même.

Suivons par-tout le voluptueux dans ſes diſcours, dans ſes démarches, dans ſes plaiſirs ; il diſtingue la volupté du plaiſir, comme l'odeur de la fleur qui l'exhale, ou le ſon de l'inſtrument qui le produit. Voyez comme

comme il écoute & prête à chaque inſtant l'oreille à la voix ſecréte de ſes ſens; pourquoi? c'eſt pour mieux entendre le plaiſir: il croiroit ne l'avoir pas ſenti, s'il ne l'attiroit exprès. A-t'il entre ſes mains le bouquet de *Théréſe?* comme il le conſidére! il y trouve plus d'amour que de fleurs; il le reſpire avec la plus tendre & la plus naïve volupté; un feu ſecret s'allume dans ſes veines: quelle émotion! & quelle en eſt la cauſe? *C'eſt qu'il étoit contre le cœur de ſa chere Théréſe.*

C'eſt ainſi que l'art ajoûte à la nature, & ſait la varier à l'infini; le voluptueux ſenſible à tout, ne veut rien perdre & ne perd rien. Pour être heureux il n'a qu'à vouloir; la volupté eſt l'objet de tous ſes projets & de tous ſes vœux; il ne fait pas un pas, pas un geſte qui ne tende vers elle. S'il joüit des bienfaits de l'amour, mille joüiſſances préliminaires précédent la derniére joüiſſance; il ne veut arriver au comble des faveurs que par d'imperceptibles dégrés; ſurtout, il veut qu'on lui réſiſte, autant qu'il faut, pour augmenter ſes plaiſirs. S'il ſe pro-

méne, le plus beau lieu, le chant des oiſeaux, un ciel ſerein & tempéré, un air rempli du parfum des fleurs, une mer qui forme en ſe briſant des caſcades & des napes d'eau écumeuſe, fort au-deſſus de tout ce que l'art peut inventer, un boſquet impénétrable aux rayons du ſoleil, où l'on goûte la double volupté d'être au frais & de lire Chaulieu, le gazon le plus fin, le plus touffu qu'on foule avec ſa Maîtreſſe, dans un endroit du bois ſi écarté, que les regards profanes n'y peuvent pénétrer, enfin la plus belle vûë, la plus belle allée, celle où Diane ſe proméne elle-même avec toute ſa Cour, toute la nature eſt dans un cœur qui ſent la volupté.

Vous connoiſſez à préſent combien la volupté différe du plaiſir. Voici la différence qui ſe trouve entr'elle & la débauche.

La volupté eſt peut-être auſſi différente de la débauche que la vertu l'eſt du crime. Les cœurs corrompus ne peuvent être vertueux, & ceux-ci ne peuvent être débauchés ou criminels.

Le plaiſir eſt de l'eſſence de l'homme & de l'ordre de l'univers. La débauche ſeule,

& tout ce qui nuit à l'intérêt de la ſociété, eſt crime ou déſordre ; je n'en connois point d'autre. Le goût du plaiſir a été donné à tous les animaux comme un attribut principal ; ils aiment le plaiſir pour lui-même, ſans porter plus loin leurs idées. L'homme ſeul, cet être raiſonnable, peut s'élever juſqu'à la volupté ; il eſt diſtingué dans l'univers par ſon eſprit ; un choix délicat, un goût épuré, en rafinant ſes ſenſations, en les redoublant, en quelque ſorte, par la réflexion, en a fait le plus parfait, c'eſt-à-dire, le plus heureux des êtres. S'il eſt malheureux, il faut croire que c'eſt par ſa faute, ou par l'abus qu'il fait des dons de la nature.

Nous devons le bien-d'être au ſeul plaiſir ; c'eſt lui qui a tiſſu la chaîne qui lie les hommes & les animaux : il me parle par mes organes & m'attache à la vie. Philoſophe, indigne d'un ſi beau nom, vous voulez en vain me faire regarder la mort comme un bien : non, vous ne connoiſſez point le prix de la vie, c'eſt le plus grand de tous les biens ; ſans elle, après quel bonheur imaginaire courez-vous ?

Chaque homme porte en soi le germe de son propre bonheur avec celui de la volupté. La mauvaise disposition, ou le dérangement des organes, nous empêche d'en profiter ; cependant, je pense que pour être aussi heureux qu'il est possible de le devenir, il n'y a qu'à s'appliquer à connoître son temperament, ses goûts, ses passions, & savoir en faire un bon usage, agir toûjours en conséquence de ce qu'on sent, de ce qu'on aime, satisfaire tous ses désirs, c'est-à-dire, tous les caprices de l'imagination ; si ce n'est pas là le bonheur, qu'on me dise donc où il est.

La douleur est le plus grand des maux, la plûpart des Philosophes lui ont donné le droit d'abréger nos tourmens ; mais qui a du plaisir à sentir, est, selon moi, digne de vivre & doit aimer la vie. Quoiqu'on en dise, quoique chantent nos Poëtes, quand on a sû profiter de tous les heureux momens, cueilli toutes les fleurs semées sur le fond de la vie, c'étoit la peine de naître, de vivre & de mourir. La mort, dit Lucréce, (*a*) ne nous regarde en rien ; je sai qu'elle n'est

(*a*) *Mors .... ad nos nil pertinet bilum.*

rien en soi, & que la douleur est tout; mais la mort nous prive de tous les sentimens que je chéris, son idée m'est affreuse. Loin d'ici, trop affligeante image, je ne puis vous regarder fixement : non, je ne me résoudrai jamais à cesser de sentir, je cesse même d'être, en quelque sorte, toutes les fois que je pense que je ne serai plus. Mourons cependant, puisqu'il le faut, mais que ce soit après avoir vêcu.

Le plaisir est donc le plus bel appanage de l'homme. Qui s'y refuse, viole les premiéres loix de son origine, & l'intention du Créateur. Ceux qui ne s'aiment pas eux-mêmes, comment aimeroient-ils les autres? Mais quelle erreur de s'imaginer qu'on ait de mauvaises mœurs, parce qu'on aime la volupté ! La vraye sagesse est-elle donc de fuir le bonheur & de rechercher tout ce qui déplaît à l'imagination, & ne peut conduire qu'au désagrément de la vie? Non, le plaisir est si étroitement lié au bonheur, que ces deux choses ont été confonduës ensemble en différens siécles. Le sage doit donc chercher le plaisir, sans lequel il ne peut être heu-

reux. Voyez tout le brillant cortége de la joye, elle ne marche qu'escortée des jeux & des ris, la probité l'accompagne; elle est le simbole de la pureté du cœur: le scélerat est triste & rêveur; en proye aux plus cruels remords, la loi naturelle qu'il a violée le déchire à son tour: l'honnête homme, au contraire, rit, il épanoüit son cœur, il aime tant le plaisir & la volupté, que loin de rougir d'être fait pour la sentir, il la regarde comme la plus solide recompense de la vertu, & le plus beau partage de la raison. „ Le „ plaisir, dit un Auteur, qui m'en faut beau- „ coup, est le seul bien réel qu'un honnête „ homme ait en ce monde.

Plaisir, maître souverain des hommes & des Dieux, devant qui tout disparoît, jusqu'à la raison même, tu sais combien mon cœur t'adore; & tous les sacrifices qu'il t'a fait! Je ne sai si je mériterai d'avoir part aux éloges que je donne; je me croirois indigne de toi, si je n'étois attentif à m'assûrer de ta présence, & à me rendre compte à moi-même de tous tes bienfaits. Oüi, sans doute, je te dois de trop heureux momens, pour ne

faire que ſentir ſimplement mon bonheur & ta puiſſance. La reconnoiſſance ſeroit ici un trop foible tribut : j'y ajoûte encore par la réflexion & l'examen des ſentimens les plus doux ; car ſi par-tout ailleurs la réflexion empoiſonne les plaiſirs, ici elle les augmente. Telle eſt la vraye volupté, l'eſprit & non l'inſtinct du plaiſir, l'art d'en uſer ſagement, de le ménager par raiſon & de le goûter par ſentiment.

Mais quoique je ſois ſenſible à tous les genres de volupté, laiſſons-les pour ne peindre que celle de l'amour. Revenons ſur nos pas, & que la Philoſophie ſe taiſe déſormais pour écouter la volupté.

Quel eſt cet Amant qui trouve ſa Maîtreſſe endormie ? jamais le ſommeil de l'amour même a-t'il été plus reſpecté ? Il voudroit impoſer ſilence à la nature entiére, pour mieux contempler ce qu'il adore. Comme ſes regards amoureux ſont avidement fixés ſur cette gorge négligemment découverte ! comme ils en parcourent, comme ils en pénétrent tous les charmes ! Que n'imagine point le malheureux Amant d'Iſſé, pour ſe *payer*

des larmes que la cruelle lui a fait verſer !

Tantôt ſous la forme du *Temple de Gnyde*, un Philoſophe de la fabrique de Chaulieu, offre à nos eſprits enchantés la peinture de l'amour la plus vive & la plus voluptueuſement délicate. Plein du Dieu qui l'inſpire, à force d'en ſentir les attraits, il nous en fait adorer la puiſſance. Comme il peint encore les plaiſirs des Perſans ! ces heureux mortels qui ne couronnent que la lubricité, & n'offrent des prix qu'à ceux qui auront inventé des voluptés nouvelles. Certes, la Palme offerte n'a jamais été mieux méritée que par ce voluptueux Philoſophe. C'eſt ainſi qu'un ſage oſe quelquefois ouvrir lui-même une école de volupté. Eh ! quel autre en effet doit apprendre aux mortels le ſecret d'être heureux ? Diſciples d'Epicure, accourez tous, & rendez hommage à un Maître plus digne de vous.

Tantôt l'amour même ſéduit les cœurs par l'art de Protée ; que n'imagine-t'il point pour peupler ſon empire ? Il s'ébat ſur un *Sopha*, théâtre de ſes plaiſirs auſſi commode que diſcret : s'il dicte des billets doux & des

lettres galantes, Mercure eſt prêt à les porter; il oublieroit plûtôt ſon caducée que de ne pas les rendre adroitement aux beautés à qui elles ſont adreſſées. Anacréon, Chaulieu, le voluptueux Chaulieu, ſont des vers légers, délicats, galanment négligés. Que cette négligence les rend aimables; mais ils ne ſont charmans que par l'air de volupté qu'ils reſpirent. Orphée liſant ces vers, les crut d'Apollon même ou de l'amour; il employa tous les charmes de ſon art pour en rendre l'harmonie plus touchante.

L'amour fait-il un *conte*, même *Japonnois*, il y met tant de volupté & de délicateſſe qu'on croit entendre *Pétrone*. S'il fait exécuter les ordres de l'Oracle, c'eſt pour mieux nous faire ſentir tout le pouvoir de ſa *magie*. Il nous attendrit avec une mere éplorée ou avec une Amante éperduë. Il ne perſécute *Phédre* que pour nous intéreſſer au cruel ſort d'une malheureuſe: c'eſt pour nous la faire adorer qu'il nous montre *Zaïre*, cette aimable *Zaïre*, digne auſſi d'un plus heureux deſtin. Pourquoi faut-il qu'une flamme auſſi pure ſoit éteinte par des préjugés qu'elle

n'avoit pas, & que l'amour ait ſouffert qu'on ait éclairé la Reine de ſon empire ſur d'autres intérêts que ceux de la volupté? N'étoit-elle donc pas digne d'une ignorance à laquelle ſon bonheur étoit attaché? Voulez-vous d'autres miracles de l'amour? la *Le Maure*, cette frêle & maigre machine, n'eût jamais pû penſer: Qu'a fait l'amour? Il l'a organiſée pour chanter; elle ravît nos ames par les ſons de ſa voix; la muſique, cet art enchanteur, l'auroit-elle appriſe à ſentir?

J'apperçois deux danſeuſes autour de l'Arche de *Jephté:* dans l'une quelle agilité! quelle force! quelle préciſion! ſeroit-ce un homme déguiſé? Elle m'étonne à un tel point, que je vois à peine le plaiſir qui la ſuit: l'autre plus ſéduiſante, forme des pas meſurés par les graces & compoſés par les amours. Eſt-ce Terpſicore, ou la volupté en perſonne? Divine enchantereſſe, quel cœur de bronze & de diamant ne ſeroit pas pénétré de la laſciveté de tes mouvemens? étens, déploye ſeulement tes beaux bras, & je ſuis plus enchanté qu'*Amadis* même.

Atis, nouvel Atis, tu pouvois ſeul me

conſoler de la perte de ce genre de volupté. Quels ſons! quel déſeſpoir! quels cris! „ Atis, Atis lui-même, a fait périr ce qu'il „ aime; il ne chante ſes douleurs que pour les rendre plus vives. Chere & aimable Jéliotte, ſers-toi de tout l'empire que tu as ſur les cœurs ſenſibles; attendris les plus durs & les plus infléxibles; non, jamais la puiſſance d'Orphée n'égala la tienne.

Quelles formes, encore une fois, l'amour ne prend-t'il pas pour ſe gliſſer dans nos ames! Il ſuſcite les intrigues & toutes les avantures galantes qui compoſent nos romans; il permet à l'imagination des Auteurs d'ajoûter ce qui manque à la réalité comme à ſon triomphe.

Jettez les yeux ſur le *tableau de l'amour conjugal* & ſur tous les ouvrages de ces Phyſiciens, qui, aimant plus la nature qu'ils ne l'ont connuë, ont cherché le plaiſir dans les plus ſérieuſes recherches. Avec quelle ingénieuſe adreſſe l'amour profite de l'ignorance même des mortels qu'il inſtruit! ſurtout il ſe plaît à éclairer les Amans qui, ne ſachant rien, ne voudroient que ſavoir ai-

mer. Vous le ſavez, *Daphnis* & *Chloé*, heureux ignorans, trop ſéduiſans Bergers, s'il n'y avoit du plaiſir à être ſéduit avec vous!

Où eſt l'amour (s'il m'eſt permis d'imiter ici un Auteur charmant?) il eſt ſur les lévres de *Chloé*; il n'a ſemé les lis ſur ſon teint que pour donner à *Daphnis* le plaiſir de les changer en roſes.

Voyez-le voltiger ſur ſon ſein; comme il ſe jouë avec un ſoufle badin dans les boucles de ſes beaux cheveux blonds! il folâtre de même ſous ce verd feuillage: la vie de ce jeune myrthe eſt bien courte, il ſera bientôt flêtri: heureuſement il profite du peu de jours qui lui ſont accordés; il ne ſe refuſe ni aux careſſes de *Flore*, ni aux douces haleines de *Zéphire*. Imitez-le en tout, Bergére; que ſa vie ſoit l'image de la vôtre, & par la durée & par les plaiſirs.

Jeune *Chloé*, vous me fuyez; en vain je vous appelle; en vain je vous pourſuis.... déja tous vos charmes ſe dérobent à ma vûë... Raſſûrons-nous; l'amour qui a fait les coquettes, les cache de maniére, qu'elles ſeroient bien fâchées de ne pas être apperçuës.

A ces jeux d'enfans, que Virgile a ſi bien peints, qui peut méconnoître l'amour? Il ſe cache lui-même dans mille réduits; il veut qu'on l'y pourſuive; il ne demande pas plus de grace que la plus ſimple Bergére; il s'eſt fait une dernière retraite; il a voulu fixer les bornes de ſon empire avec le ſiége de la volupté: c'eſt là qu'il aime à s'arrêter, comme une tendre fauvette ſur ſes petits, & il ne s'y arrête que pour avoir le plaiſir de s'y laiſſer prendre: ce ſeul plaiſir fait toute ſon ambition; pour en joüir, il enflamme tous les cœurs, il éclaire tous les eſprits, il a créé tous les ſens pour en ſatisfaire un ſeul.

Entrons dans quelque détail. Le plus beau ſpectacle du monde, c'eſt une belle femme, un beau viſage: à quoi ſerviroit mon imagination ſans mes yeux? Les aveugles de naiſſance n'imaginent rien: Les yeux ſeuls pouvoient faire paſſer l'image de la beauté dans mon ame, & l'empreinte en reſte vivement gravée dans mon cœur.

L'eſprit, tous les charmes de la converſation qui ne ſont pas ſans volupté, la douceur de la voix qui marque aſſez communé-

ment celle du caractère ; la muſique, le goût du chant, ſans l'oüie, que d'attraits perdus pour moi ! ſans le tact j'étendrois en vain mon corps ſur celui de ma Maîtreſſe, je ne ſentirois point ſa peau douce & fine, je ſerois privé d'une des reſſources de l'amour & d'un de ſes plus grands plaiſirs : aurois-je ſans l'odorat le plaiſir de ſentir l'odeur que j'aime dans ma Maîtreſſe? Enfin ſans le goût, ſans la facile correſpondance des nefs du palais chatoüillé, que deviendroient tous ces miſérables de l'amour déſeſpéré ? Plus de baiſers laſcifs, plus d'eſpoir d'être heureux, la plus efficace des voluptés ſeroit perduë.

C'eſt ainſi que les cinq ſens travaillent pour le ſixiéme, dont la nature entiére a paruë uniquement occupée en nous formant. Organes de nos paſſions & de tous nos déſirs, ils les ſervent, ils les entretiennent, ils les excitent pour qu'elles nous ſervent à leur tour, ou plûtôt les paſſions mêmes ; cet élément auſſi néceſſaire à l'homme que l'air qu'il reſpire, ſont les plus fidéles miniſtres de la volupté : Plus elles nous portent au luxe, plus elles nous ouvrent la voye du bon-

heur. Voyez ce voluptueux, comme il sirotte son vin, & sait choisir ses mêts & ses convives! Il préfére à tout ses charmans tête-à-têtes, où les coudes sur la table, les jambes entrelassées dans celles de sa Maîtresse, il boit plus de voluptés que vin : Versez, *Iris*, versez, quelqu'excellent qu'il soit; ce vin, distillé par l'amour, vous sera rendu cette nuit en une liqueur mille fois plus délicieuse. Mais est-il fatigué des hommages qu'il a rendu à vos charmes, laissez le sommeil réparer ses forces, autrement il ne pourroit plus fournir qu'une foible carriére. Venus, puissante Venus, attendez à voir paroître votre étoile, les plus doux plaisirs naissent du sein du repos. Morphée ne répand ses pavots sur la terre que pour préparer les humains au culte de l'amour. Vous entendez mal vos intérêts, Lucelle, n'éveillez pas si-tôt votre Amant : quel mortel plus digne de vous! il est voluptueux, en le respectant vous ménagerez vos plaisirs.

Le besoin d'aimer succéde à la faim, à la soif & au sommeil, & ce besoin est tel quelquefois qu'il précipite les plus sages

dans les excès les plus honteux. Il eſt donc d'un Philoſophe voluptueux toûjours guidé par la probité, de le prévoir & de le prévenir de quelque maniére que ce ſoit. Toutes les paſſions s'éclipſent par la paſſion d'aimer; elle leur commande en Reine. Pour elle, l'ambitieux ſupplante ſon plus cher concurrent; l'avare ouvre ſes tréſors & devient prodigue; par elle, la laideur reçoit les honneurs de la beauté; par elle, les droits de l'amitié ſont anéantis; enfin, le libertin & le débauché ont du plaiſir à l'être; l'amour eſt cauſe de tout l'ordre & de tout le déſordre qui régne dans l'univers. Le marchand croit ne ſuivre que l'intérêt, & le guerrier jure qu'il n'eſt animé que par la gloire: vaine illuſion, tout ce que l'un a eu tant de peine à gagner, ſera donné pour une des nuits de la belle Didon: il croit s'enrichir en ſe ruinant, parce qu'il comble ce qu'il aime de ſes bienfaits; toutes les conquêtes de l'autre ne valent pas celles d'un cœur tel que celui de *Mélite*, dont tous les replis, quoique prodigieuſement étendus, peuvent à peine ſuffire aux ſentimens & aux tranſports d'une véritable

véritable paſſion. Les plus grands Rois du monde n'aiment à cuëillir des lauriers que pour en faire des couronnes à l'amour.

Mais, que vois-je? l'affliction eſt peinte ſur le viſage du plus tendre Amant... C'eſt un jeune guerrier que l'honneur & le devoir obligent de dévancer ſon Prince en campagne. Il part demain; plus de délai, il n'a plus qu'une nuit à paſſer avec ce qu'il aime; l'amour en ſoupire. Mais quels vont être ſes adieux! & comment les peindrai-je! Si la joye eſt commune, la triſteſſe l'eſt auſſi; les larmes de la douleur ſont confonduës avec celles du plaiſir. Que d'incertains ſoupirs! quels regrets! quels ſanglots! mais en même-tems que de voluptés & quels tranſports! Jamais l'amour n'avoit tant pleuré; & cependant n'avoit été ſi heureux. Quel redoublement de vivacité dans les careſſes de ces triſtes Amans! Les délices qu'ils goûtent en ce moment même, qu'ils ne goûteront plus le moment ſuivant, le trouble où l'abſence la plus cruelle va les jetter, tout cela s'exprime par le plaiſir & ſe confond dans lui-même; ils n'ont que le plaiſir pour interprête:

mais puiſqu'il ſert à rendre deux paſſions diverſes, il va donc être doublé pour cette nuit. Doublé, ah! que dis-je! il ſera multiplié à l'infini; ces heureux Amans vont s'enyvrer d'amour, comme s'ils en vouloient prendre pour le reſte de leur vie. Leurs premiers tranſports ne ſont que feu, les ſuivans les ſurpaſſent, ils s'égarent, ils s'oublient, leurs ames s'embraſſent alternativement & tout enſemble, le plaiſir va les chercher juſqu'aux extrêmités d'eux-mêmes; & ne ſe contentant pas des voyes ouvertes, il ſe fait des paſſages à travers de tous les pores, comme pour ſe communiquer avec plus d'abondance. Semblable à ces ſources, qui reſſerrées par l'étroit tuyau dans lequel elles ſerpentent, ne ſe contentent pas d'une iſſuë auſſi large qu'elles-mêmes, crevent & ſe font jour en mille endroits; telle eſt l'impétuoſité du plaiſir.

Quels ſont alors les propos de ces Amans! S'ils parlent de leur volupté préſente, s'ils parlent de leurs regrets futurs, c'eſt encore le plaiſir qui exprime ces divers ſentimens. Ce, *je ne vous verrai plus*, ſe dit avec ten-

dreſſe, il ſe dit encore avec flamme, il excite un nouveau tranſport; on ſe rembraſſe, on ſe reſſerre, on ſe replonge dans la plus douce yvreſſe, on s'inonde, on voudroit ſe néyer dans une mer de volupté. Avec quelle ardeur & quel courage ils partagent l'ouvrage d'amour! Rien dans eux n'eſt exempt de ce doux exercice; tout s'y rapioche, tout y contribuë; la bouche donne cent baiſers les plus amoureuſement recherchés; l'œil dévore, la main parcourt, rien n'eſt diſtrait de ſon bonheur, tout s'y livre avidement, une douce mélancolie ajoûte au plaiſir je ne ſai quoi de ſingulier qui l'augmente, & met ces heureux Amans dans une ſituation rare que je ſens bien, mais qu'il eſt difficile de définir. Amour! c'eſt de ces Amans que tu devois dire:

Vîte, vîte, qu'on les deſſine
Pour mon cabinet de Paphos.

Ils t'en auroient donné le tems; je les vois mollement s'appeſantir & ſe livrer au repos qu'une douce fatigue leur procure; ils s'en-

dorment, mais la nature, en prenant ſes droits ſur le corps, les exerce en même-tems ſur l'imagination ; c'eſt elle, non l'eſprit, qui veille toûjours, les ſonges ſont, pour ainſi dire, à ſa ſolde, c'eſt par eux qu'elle fait ſentir le plaiſir aux Amans dans le ſein même du ſommeil. Ces fidéles rapporteurs des idées de la veille, ces parfaits comédiens, qui nous joüent ſans ceſſe nos paſſions dans nous-mêmes, oublieront-ils leur rôle, quand le théâtre eſt dreſſé, que la toile eſt levée, & que de belles décorations les invitent à repréſenter? Non. Les criminels dans les fers font des réves cruels ; le mondain n'eſt occupé que de bals & de ſpectacles ; le trompeur eſt artificieux, comme le lâche eſt poltron en dormant ; l'innocence n'a jamais révé rien de terrible. Voyez le tendre enfant dans ſon berceau, ſon viſage eſt uni comme une glace, ſes traits ſont rians, ſa petite paupiére eſt tranquille, ſa bouche ſemble attendre le baiſer que la nourrice eſt toûjours prête à lui donner : pourquoi le voluptueux ne joüiroit-il pas des mêmes bienfaits? Il ne s'eſt pas donné

au ſommeil, c'eſt le ſommeil qui l'a ſaiſi dans les bras de la volupté; Morphée, après l'avoir enyvré de ſes pavots, lui fera donc ſentir une ſituation charmante, qu'il n'a quittée qu'à regret. Belles, qui voyez vos Amans s'endormir ſur votre ſein, ſi vous êtes curieuſes d'eſſayer le tranſport d'un Amant aſſoupi, reſtez, s'il vous eſt poſſible, éveillées; le même cœur, la même ame vous communiqueront leurs feux, feux, d'autant plus ardens, qu'il ne ſera pas diſtrait de vous par vous-même.

Il ſoupirera dans le fort de ſa tendreſſe, il vous parlera même, & vous pourrez lui répondre, mais que ce ſoit très-doucement; gardez-vous ſur-tout de le ſeconder, vous l'éveilleriez par les moindres efforts; laiſſez-le venir à bout des ſiens. Préſentez-vous tous les plaiſirs que goûte ſon ame, & puiſque l'imagination peint mieux à l'œil clos qu'à l'œil ouvert, figurez-vous comme vous y êtes divinement gravée; joüiſſez de toute ſa volupté dans un calme profond & dans un parfait abandon de vous-même; oubliez-vous, pour ne vous occuper que du bonheur

de votre Amant ; écoutez ſes ſoupirs dans un ſilence attentif ; comptez tous ſes mouvemens, & vos plaiſirs naîtront de vos réflexions ſur les ſiens ; mais qu'il joüiſſe à la fin du repos dont il a beſoin : livrez-vous y vous-même, en vous dérobant adroitement ſous lui, de peur de le réveiller ; ne vous embaraſſez plus du ſoin de revoir la lumiére, votre Amant vous avertira du lever de l'aurore ; mais auparavant il ſe plaît à vous contempler dans les bras du ſommeil ; ſon œil avide ſe repaît des charmes que ſon cœur adore, ils recevront tout enſemble, & chacun en particulier, l'hommage qui leur eſt dû. Avec quel art, quelle induſtrie il leve le voile qui les cache à ſa vûë ! Que de beautés nouvelles pour lui ! il ſemble qu'il les découvre pour la premiére fois : ſes regards curieux ne ſeroient jamais ſatisfaits ; mais il faut que le déſir de voir faſſe place au déſir de ſentir. Avec quelle adreſſe ſes doigts légers voltigeront ſur la ſuperficie de votre peau douce & tenduë ! l'agneau ne bondit pas ſi légérement ſur l'herbe tendre de la prairie : enſuite il étend toute la main ſur

cette ſurface polie, il la fait gliſſer d'un endroit à un autre; on diroit une glace qu'il veut éprouver. Mais ſon déſir s'augmente par toutes ces épreuves, comme ſon feu s'irrite par de nouveaux larcins; il va bientôt vous éveiller, mais peu à peu; croyez-vous qu'il va vous prodiguer tous ces noms que ſa tendreſſe aime à vous donner? Non, il eſt trop voluptueux pour ne pas ſe faire violence; ſa bouche lui ſera d'un autre uſage; il donnera cent baiſers tendres & légers à l'objet de ſa paſſion; il ne les donnera pas brûlans, pour ne point l'éveiller encore; il s'approche, & plus léger que Zéphire, il ſe tient voluptueuſement ſuſpendu au-deſſus d'un million de graces, qui agiſſent ſur lui avec toute la force de leur aimant; il voudroit joüir d'une Amante endormie; déja il s'y diſpoſe avec toutes les précautions & l'adreſſe imaginable, mais en vain; le cœur de Philis eſt averti des approches de ſon bonheur; ſes pores ſenſibles à la plus légére titillation s'ouvriront à l'haleine de Zéphire. Il étoit tems, Bergére, les tranſports de votre Amant touchoient à leur comble, il n'é-

toit plus maître de lui ; ouvrez donc les yeux & acceptez avec plaiſir les ſignes du réveil. C'eſt moi, dit-il, c'eſt ton cher Hylas qui t'aime plus qu'il n'a fait de ſa vie ; il ſe laiſſera enſuite tomber mollement dans vos bras qu'un reſte de ſommeil vous fait étendre & ouvrir à la voix du plaiſir ; il les entrelaſſera avec les ſiens, & ſe confondra de nouveau avec vous. C'eſt ainſi qu'à peine renduë à vous-même, vous ſentirez la volupté du demi réveil, & que l'homme a été fait pour être heureux dans tous les divers états de ſa vie.

C'eſt aſſez, Profet voluptueux, jurez à votre Maîtreſſe que vous lui ſerez fidéle ; l'amour ne perd rien à tous les ſermens qu'il fait faire ; levez-vous, c'eſt ici qu'il faut s'arracher au plaiſir, puiſque les regrets l'accompagnent. N'attendez pas les plaintes & les pleurs d'une belle qui touche au moment de vous perdre ; arrachez-vous encore une fois, & n'excitez point des déſirs que la nature & l'amour ne peuvent plus vous donner ; les plaiſirs forcés par l'artifice ne ſont plus des plaiſirs ; ſongez que vous re-

verrez un jour votre Amante, ou que l'amour, dont l'empire ne finit qu'avec l'univers, ſenſible à de nouveaux beſoins, vous enflammera pour d'autres Bergéres, qui ſeront peut-être encore plus aimables. En amour comme à table, il vaut mieux garder des déſirs que d'en emprunter. Imitez le convive ſenſuel, il goûte de tous les mêts, mais légérement; il ſe ménage de maniére, qu'il aime mieux déſirer quelque choſe qui n'ait pas été ſervi, que de ne pouvoir pas profiter de tout ce qu'on ſervira; tandis que le gourmand gonflé & hors d'haleine, dès le premier ſervice, n'a plus de déſirs, du moins qu'il puiſſe ſatisfaire, ſemblable au ſigne de la fontaine.

Conſentons plûtôt à nous priver pour quelque tems de la volupté, que d'être forcés d'y renoncer, peut-être pour toûjours, en s'y engloutiſſant. Amans, qui êtes ſur le point de quitter vos belles, que vos adieux ſoyent tendres & paſſionnés, & pleins de ces nouveaux charmes que la triſteſſe y ajoûte, je veux que vous ſurpaſſiez un peu la nature, mais ne l'excédez jamais; c'eſt à la

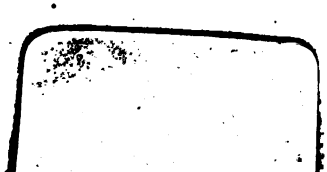
tendreſſe à ſeconder le temperament, & à faire les derniers efforts : qu'il ſeroit heureux de trouver une reſſource imprévûë, au moment même qu'on s'embraſſe pour la derniére fois ; & que les pleurs mutuels des deux Amans, prenant divers cours, ſemblent être les garans de leurs douleurs, en même-tems que la marque & le terme de leurs plaiſirs !

Vous voyez combien de moyens divers l'Auteur de la nature a voulu employer, pour faire arriver les hommes plus ou moins vîte au but pour lequel ils ont été faits, qui eſt de croître & de multiplier ; loi qui a moins été donnée à l'homme qu'elle n'eſt née avec lui ; loi intime, panchant ſi naturel à nos cœurs, que toutes nos actions tendent uniquement à celle d'aimer, dont elles ne ſemblent être que des eſpéces de diſtractions néceſſaires.

C'eſt ainſi que la faim, la ſoif, le ſommeil, l'imagination, tous les appétits, toutes les paſſions, tous les ſens, tant internes qu'externes, &, en un mot, tous les mouvemens de notre machine conduiſent à l'a-

mour, & de l'amour à la volupté ; des êtres organiſés pour être heureux, des êtres qui n'ont pas un ſeul point dans tous leurs corps qui ne ſoit ſenſible au plaiſir, comme pour les exciter dans leur indifférence létargique, & leur montrer par-tout le chemin du plaiſir. O nature ! ô amour ! ô comble de vos bontés ! quels cœurs n'en ſeroient pas pénétrés ! quels Bergers ſûrs d'attendre un but ſi déſirable, ſeroient preſſés de perdre des ſenſations, qu'ils ne ſeroient peut-être plus les maîtres de ſe procurer une ſeconde fois ? On n'eſt digne des faveurs de l'amour que par l'art de bien ménager ſes plaiſirs. Heureuſes enfin les Bergéres, pour qui l'amour a formé des Amans, auſſi économes de ſes bienfaits, que tendres & reconnoiſſans ; ſans doute, il ſe fait un plaiſir de les éclairer lui-même du flambeau de la volupté.

FIN.

870338

Passau
4.11.87
[VOLT.]